

avowed opponent this time was not Edward, but the latter's favourite, Hugh Despenser.

Haines is a scholar of great erudition, and his reconstruction of the complex political world of the early fourteenth century draws on a daunting array of primary source materials and secondary works. Few historians can match his familiarity with the numerous chroniclers who wrote (some at great length) about the reign or with mind-numbing minutiae of royal government, as revealed in the massive number of documents generated by Edward's Exchequer and Chancery. Yet one consequence of Haines's attention to detail — perhaps unintended? — is that the figure of Edward himself remains something of a cipher. Characters such as Thomas of Lancaster, Piers Gaveston, Hugh Despenser, Adam Orleton and Walter Reynolds, Queen Isabella, and others all loom large in this work, and each in his or her own way is allotted a principal role in fomenting trouble for the hapless king. But, in the chapters that concentrate on events in England between 1307 and 1326, Edward II attracts little comment and even less overt censure on the part of the author, so that by the end of the work it remains difficult to grasp the extent to which Haines believes Edward to have been responsible for the grisly fate to which his opponents subjected him within the confines of Berkeley Castle. The chapters that treat England's relations with Ireland, Gascony, Wales, and Scotland — regions that too often receive only cursory treatment from English scholars — are more balanced. Here, Edward is portrayed more clearly, sometimes as victim of circumstance, at others as guilty of poor judgement, in still others as assertive in his aims and successful in his achievements. At the conclusion of the book, then, the reader is inevitably left with an ambivalent sense of the Haines's own "take" on the king. In some scholarly works such equivocation might be criticized as a serious flaw. In a biography of a ruler who has universally been considered a failure it is perhaps laudable.

Haines's life of Edward II is a fine piece of scholarship. There are few surprises for those familiar with the reign: the military setbacks, the outrageous advancement of favourites, the poor political sense, and the lack of sound judgement that earlier biographies have discussed are all repeated here. But Haines's ability to recreate in exhaustive detail a formative time in the constitutional era in English history will ensure that his book becomes a standard reference work for the period.

Cynthia J. Neville
Dalhousie University

HAVARD, Gilles — *Empire et métissages. Indiens et Français dans le Pays d'en Haut, 1660–1715*, Sillery et Paris, Éditions du Septentrion et Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2003, 858 p.

À quelques exceptions près, l'histoire de la colonisation française en Amérique du Nord a longtemps été fragmentée en îlots d'écriture isolés les uns par rapport aux autres, tantôt en vertu de la langue de publication, tantôt en vertu d'écarts occasionnés par des téléologies nationales différentes. À la longue, pourtant, l'ethnohistoire

aura été un puissant dissolvant de l'hégémonie et de l'étanchéité d'approches avant tout nationales. De part et d'autre de l'Atlantique, comme de part et d'autre des frontières canado-américaine, les historiens ont dû, et doivent toujours, élargir leurs perspectives pour composer avec l'expérience amérindienne.

Déjà dans son premier ouvrage, paru en 1991 (et malheureusement peu connu en Amérique du Nord hors du Québec, du moins avant sa traduction récente), l'historien français Gilles Havard contribua à cette dilatation des frontières historiographiques, esquissant modestement mais adroitement la signification capitale d'un événement auparavant méconnu, soit la Grande Paix de 1701 (*La Grande Paix de Montréal de 1701*, Recherches amérindiennes au Québec, 1991, et *The Great Peace of Montreal of 1701*, McGill-Queen's, 2001). Fruit de recherches doctorales subséquentes, *Empire et métissages* nous replonge de façon plus ambitieuse au cœur des rapports complexes et multiformes qui se tissent entre Français et Amérindiens dans la région des Grands Lacs, cette fois pendant le demi-siècle qui s'ouvre au lendemain de la destruction de la Huronie. Le résultat est un ouvrage remarquable, tant pour l'effort soutenu de conceptualisation d'un espace colonial français relativement négligé que pour le travail colossal d'écriture qui le sous-tend – effort d'autant plus notable que ce jeune historien énergique co-signa la même année une synthèse tout aussi incontournable sur l'ensemble de la colonisation française en Amérique du Nord (Havard et Vidal, *Histoire de l'Amérique française*, voir p. 288). Et ces deux ouvrages ont justement ceci de commun, outre leur intelligence : ils effectuent chacun des métissages intellectuels souvent fructueux, parfois inédits, et parfois même provocateurs, rapatriant pour des lecteurs français un passé colonial oublié, tout en mâtinant ce dernier d'une riche veine d'histoire socio-culturelle française.

Empire et métissages revisite sans tout à fait « ré-imaginer » le territoire du « pays d'en haut », tel que l'avait appréhendé il y a plus d'une décennie l'historien américain Richard White dans *The Middle Ground* (Cambridge University Press, 1991), livre qui a fait date dans le champ de l'ethnohistoire nord-américaine, et bien au-delà. À mon sens, l'originalité de l'ouvrage de Gilles Havard ne découle donc pas tant du caractère novateur de son interprétation globale, mais plutôt des riches et importants sentiers capillaires ouverts par une plus profonde connaissance des sources coloniales françaises et du contexte de l'ancien régime français, si souvent escamoté dans l'historiographie nord-américaine. Là où White est métaphorique et impressionniste, Havard est analytique et exhaustif, et ce, dès une introduction qui trace italement les premières apparitions de l'expression « pays d'en haut » dans les sources narratives et cartographiques.

Globalement, *Empire et métissages* entérine certaines grandes lignes déjà esquissées : Havard s'accorde entre autres avec White pour voir se forger dans le pays d'en haut un espace unique et cohérent, non assujéti et faiblement colonisé, et néanmoins irrévocablement pris dans un engrenage impérial parfois violent, aussi léger et ponctuel que celui-ci paraisse. Cet espace, toujours dans l'optique d'un consensus désormais familier pour les spécialistes, se construit au gré des échanges matériels, spirituels, militaires et sexuels qui échafaudent ou accompagnent l'alliance franco-amérindienne. L'acculturation des Français aux formes diplomatiques amérindiennes, telle qu'elle se manifeste dans les rituels du don ou les rapports de parenté

fictive par exemple, relève non pas d'un relativisme culturel avant la lettre, mais bien d'une instrumentalité visant à séduire les Amérindiens, conduisant à l'hégémonie là où la conquête s'avère impossible. Mais qu'il s'agisse de la diplomatie formelle, ou encore plus des pratiques moins bien connues de la vie de tous les jours dans le pays d'en haut, où tulipes et perroquets baroques ornent peaux de bisons, où « invités-colonisateurs » mangent des citrouilles et manquent d'encre pour leurs dépêches, alors que missionnaires font fermenter ce qu'ils ont à portée de main pour l'office divin, les divers domaines de métissage sont ici explicités avec une précision inédite et imagée.

La même précision inédite caractérise le portrait que trace Havard du processus d'appropriation et de contrôle impérial dans la région des Grands Lacs, ainsi que ses limites. Le registre symbolique de la toponymie, les cérémonies de prise de possession, et les traités et cartes européens témoignent tous d'une nette volonté d'assujettir, qui ne se traduit cependant pas par l'exercice d'une autorité souveraine, judiciaire ou autre. La volonté des alliés amérindiens de guerroyer contre les Sioux fixe les bornes géographiques de l'hégémonie française. L'usage efficace du clientélisme par des officiers chevronnés conduit tout au plus à maintenir une alliance génératrice de guerriers, de fourrures et d'alimentation dans les postes; à cet égard, le portrait des repas comme « expression colonialiste d'usages diplomatiques européens » (p. 411ss), tout comme la discussion de l'élasticité du concept de « souveraineté » dans une société corporative, qui accommode le « droit à la différence », et incorpore « nations » ou « pays » pluriels, sont des exemples du doigté avec lequel Havard exploite le contexte de la culture politique française. L'auteur du manuel pour les ambassadeurs français à l'étranger qui préconise la mise en scène culinaire du pouvoir, et la convivialité bien arrosée pour délier les langues, est nul autre que François de Callière, frère de Louis-Hector, gouverneur général de la Nouvelle-France, et négociateur français de la Grande Paix de 1701...

Entre autres, les spécialistes débattront de la sagesse de l'interprétation néo-levi-straussienne (néo-colonialiste, diraient certains...) de la guerre amérindienne, envisagée comme nécessité primordiale minant a priori tout appel à des explications économiques, stratégiques ou autres; d'autres déploreront un certain flou entourant l'organisation française du commerce des fourrures, qui laisse entrouverte la porte à la résurrection de stéréotypes concernant les coureurs de bois. En voulant être exhaustif dans le traitement des axes de métissage et dans celui des enjeux impériaux, Havard a forcément dû être sélectif dans son échantillonnage historiographique. Les comparaisons avec l'empire britannique demeurent ainsi assez superficielles, alors que certains thèmes, comme la sexualité, auraient été enrichis par la lecture d'ouvrages incontournables (dans ce cas précis, ceux de Laura-Ann Stoler sur le « désir » colonial). Mais qu'elles soient provocatrices, ou préliminaires, les analyses de Gilles Havard méritent toutes que l'on s'y attarde.

« L'empire du milieu » et « l'entre-deux » qu'on nous dépeint ici ne sont pas, en fin de compte, si éloignés de l'esprit du « place in between » et du « middle ground » de Richard White. Mais ce qu'il importe surtout de souligner, je crois, c'est que les deux formulations soulèvent le problème essentiel : celui des rapports entre pouvoir(s) et culture(s) dans les marges d'un empire européen à forte interaction socio-culturelle.

Au terme de ces 858 pages, le dernier mot est loin d'avoir été dit, entre autres parce qu'il est si difficile de cerner directement des passés amérindiens qui se dérobent au regard des sources narratives colonialistes dont nous dépendons si inéluctablement.

Catherine Desbarats
Université McGill

HAVARD, Gilles et Cécile VIDAL — *Histoire de l'Amérique française*, Paris, Éditions Flammarion, 2003, 560 p.

Bien que les auteurs s'adressent plutôt aux lecteurs français qui connaissent « plus ou moins confusément » (p. 9) l'histoire lointaine de la France en Amérique du Nord, il n'en reste pas moins que leur œuvre est tout aussi appropriée pour un public francophone d'Amérique. Une des premières qualités de ce livre est qu'il nous rappelle que le facteur français ne s'est pas éteint avec la conquête britannique de la Nouvelle-France en 1759. Après tout, le pavillon à fleur de lys flottait toujours dans l'Illinois deux ans et demi après la conquête (p. 460) et la Louisiane était encore française au début du XIX^e siècle. Les deux historiens retracent également la genèse des diverses sociétés nord-américaines d'origine française dont les jalons demeurent toujours visibles aujourd'hui, et ce, à travers tout le continent. Et là les preuves ne manquent pas; l'existence des Québécois, des Cadiens et de leurs cousins en Acadie, les nombreux Américains qui portent toujours des patronymes d'origine française ainsi que le nom « français » de plusieurs villes nord-américaines confirmer la portée qu'a eue la colonisation française dans l'histoire de l'Amérique du Nord. De plus, ceux-ci – contrairement à la majorité des ouvrages contenus dans l'historiographie québécoise du régime français qui se confinent plus souvent qu'autrement aux limites géographiques de la Nouvelle-France – ne négligent aucune des entités territoriales de l'impérialisme français en Amérique. Louisbourg, l'Acadie, la vallée du Saint-Laurent, le pays des Illinois, la vallée du Mississippi et la Louisiane ont été autant d'endroits qui ont été explorés, exploités ou colonisés par les Français et dont l'histoire n'échappe pas aux auteurs.

Gilles Havard et sa collègue sont aussi méritoires parce qu'ils ont relevé avec beaucoup d'ingéniosité le défi de « réconcilier les deux tendances majeures de l'histoire coloniale » (p. 11), c'est-à-dire l'histoire diplomatique, militaire et économique avec l'histoire des Annales. Le résultat est un mariage réussi d'une synthèse politique de la péripétie française en Amérique du Nord enrichi d'une histoire « socioculturelle rattachée à l'étude des populations allochtones et autochtones » (p. 11). La contribution de Havard a été de retracer les étapes de l'implantation française sur ce continent jusqu'aux démarches entreprises par Napoléon pour récupérer la Louisiane en passant par la conquête de 1759. En ce faisant, l'auteur ne se gêne pas pour remettre en question certaines « vérités » de l'historiographie traditionnelle comme celle qui donne le gros du crédit de l'implantation française sur le continent à Champlain. Il souligne que l'histoire a plutôt favorisé Champlain parce qu'il était catholique, à